

lancée au-dessus de l'abîme, courbait le front ; toutes les mains étaient jointes.

Le prêtre étendit les bras pour bénir ceux qui l'entouraient :

—*Domine, dona eis requiem!* dit-il d'une voix puissante.  
*Et lux perpetua luceat eis!*

Cette phrase, empruntée à la messe des morts et lancée sur la tête des vivants, durant une nuit sombre, au milieu de ces flots agités, cette prière que la brise semblait venir prendre pour l'emporter vers Dieu sans que rien s'opposât à son passage, cette invocation à la pitié céleste avait quelque chose de lugubre et de grandiose qui fit frissonner tous ceux qui l'entendirent.

—*Itē missa est!* ajouta le prêtre.

Toutes les têtes se relevèrent, puis un hymne religieux fut entonné en langue bretonne. Alors les barques contenant les malades et les mourants entrèrent dans le cercle liquide et se dirigèrent, par rang, vers la nacelle du prêtre, dont la tête vénérable, à l'aurole argentée, semblait resplendir d'un reflet céleste.

Les chaloupes contenant les enfants à baptiser, les pères et les mères, les parrains et les marraines, se groupèrent, attendant que les mourants fussent passés..... Ceux qui sortaient de la vie étaient suivis par ceux qui y entraient.

Puis, à distance, dans des barques plus grandes, revêtus de leurs plus beaux habits, promis et promises, se serrant la main timidement et comptant les minutes qui les séparaient de l'instant où la bénédiction du ciel allait être appelée sur leur front.

On le comprend, de telles cérémonies étaient longues. Souvent elles duraient toute une nuit, si la mer et le vent le permettaient.

Dans l'une des dernières barques, Mariic et Le Caër étaient assis, ayant près d'eux le vieux père de la jeune fille, mais si l'expression de joie et d'espérance était sur les visages de ceux qui occupaient les chaloupes précédentes, c'était une tristesse sombre et douloureuse qui se reflétait sur les traits de la servante d'Yvanec et sur ceux de son futur époux.

Le Caër était assis, le front courbé et chargé de nuages. Le regard lançait des éclairs rapides et les mains frémissantes du gars martelaient le canon du fusil qu'il tenait entre ses jambes.

Mariic, les mains jointes, paraissait prier avec ferveur. Elle était extrêmement pâle et des larmes abondantes sillonnaient son visage, tandis que les sanglots faisaient frissonner convulsivement ses épaules.

Quatre hommes étaient dans un petit canot qui se tenait bord à bord avec l'embarcation des promis. Deux de ces quatre hommes, vêtus en matelots, tenaient les avirons qui pendaient inactifs le long des bordages. Les deux autres étaient le marquis de La Préalaye et M. d'Estournal.

—Veux-tu répondre, Mariic ? disait M. d'Estournal.

La jeune fille ne bougea pas.

—Tu étais l'une des trois femmes qui ont enlevé Jeanne, cela est certain. Ton soulier est le seul qui se soit adapté juste dans l'empreinte de celui de la femme qui, après avoir quitté la cour pour aller dans le jardin, est revenue dans la cour.

M. d'Estournal s'arrêta, Mariic ne dit rien encore.

—Les deux autres femmes devaient être Catherine et Dorothee, poursuivit le gentilhomme, car elles seules n'étaient plus à la ferme ; leur culpabilité à elles est patente, la tienne ne saurait être douteuse.

—Evidemment ! dit le marquis.

—Veux-tu avouer ?

Mariic gardait toujours le silence.

—Mais parleras-tu ? s'écria le marquis avec colère.

—Ma fille ! dit le vieux père, parle donc ; dis la vérité ! Es-tu donc coupable ? as-tu consenti à protéger une fille qui abandonnait la maison de son père ?

—Parle, Mariic ; parle, je t'en conjure ! dit Le Caër en joignant les mains.

Mariic n'ouvrit même pas les lèvres.

—Cependant il faut qu'elle parle ! s'écria La Préalaye.

D'Estournal haussa les épaules.

—Elle parlera, dit-il, laissez arriver le moment où elle se trouvera en face du recteur. En présence du ministre de Dieu, il faudra bien qu'elle avoue la vérité ! J'ai prévenu l'abbé de Damont. Lui aussi veut savoir ce qu'est devenue Jeanne ! Qui nous dit d'ailleurs qu'on ait voulu la sauver, et que cette disparition ne cache pas quelque trame odieuse, quelque crime abominable ?

Mariic tressaillit violemment et fit un mouvement comme pour parler ; mais elle s'arrêta. D'Estournal fit un geste au marquis ; puis se penchant vers Mariic :

—Tu diras tout, lui dit-il à voix basse ; tu parleras. Et ne regarde pas la mer, ne songe pas à mourir plutôt qu'à parler ; car si tu te tuais, tu avouerais ton crime, et ton père et ton mari payeraient pour toi ! Tu as entendu ?

Et, sans attendre une réponse, M. d'Estournal, appuyant sa main sur le bordage de la barque, fit reculer lentement la chaloupe dans laquelle il était assis.

—Mariic, dit-il, tandis que les rameurs reprenaient leurs avirons, nous serons près de toi à l'heure de ton union, et si tu veux que le prêtre te bénisse, tu diras la vérité tout entière.

Le canot, glissant au milieu du triple rang des embarcations, se dégagea assez pour que les avirons pussent fonctionner.

—Nous allons à terre ? dit d'Estournal en se tournant vers le marquis.

—Oui, répondit celui-ci. D'Almoy vient de m'adresser un signal.

—Peut-être a-t-il eu la réponse de l'amiral anglais ?

—Peut-être.

—La nuit serait encore assez longue pour opérer le débarquement ?

—Sans doute.

D'Estournal baissa la tête pour cacher un sourire joyeux, qui s'épanouissait sur ses lèvres.

L'embarcation, glissant rapidement sur la mer et poussée par le flux qui allait atteindre sa plus grande hauteur, filait comme une dorade, laissant derrière elle un profond sillage. La masse noire, formée par le rassemblement des chaloupes, projetait une ombre épaisse qui faisait paraître plus claire la partie de l'Océan dénuée de déserte.

À l'horizon, mais à une courte distance cependant, car la nuit était obscure, on apercevait les silhouettes des navires anglais qui, depuis si longtemps, bloquaient l'entrée du port de Brest.

L'embarcation approchait de la pointe de la Chèvre.

Déjà on pouvait distinguer nettement les rochers formant l'extrémité de la plage. Sur l'un de ces rochers, deux ombres se dessinaient nettement : l'une était celle d'un homme de haute taille ; l'autre celle d'un personnage infiniment plus petit et de forme étrange.

—Qui donc est avec d'Almoy ? demanda le marquis en se penchant en avant pour mieux examiner les silhouettes qui se détachaient sur le rocher.

D'Estournal ne répondit pas ; lui aussi cherchait sans doute à deviner quel était le compagnon de d'Almoy, car ses yeux dardaient leurs regards perçants dans la direction de la pointe de la Chèvre avec une fixité extraordinaire.

Un moment de silence s'écoula ; l'embarcation continuait sa course, passant entre les écueils qu'elle rasait avec une habileté décelant l'adresse de ses rameurs.

Tout à coup d'Estournal se redressa.

—C'est Algaric, dit-il.

—Algaric ! répéta le marquis ; impossible. On ne l'a pas vu depuis trois semaines ; n'est-il donc pas mort ?

—C'est Algaric, je vous l'affirme, répéta d'Estournal.

La barque, passant sous un quartier de roc qui surplombait, vint alors échouer sur le sable fin de la plage. Le marquis et d'Estournal s'élançèrent.